

Séance photo
folklorique au Titlis:
«58 francs
le moyen format»

EN SUISSE, C'EST L'ÉTÉ INDIEN

L'été, à Engelberg, des dizaines de milliers d'Indiens prennent d'assaut le Titlis et l'hôtel Terrace, où l'offre est sur mesure et la cuisine authentique.

Photos ROLF NEESER - Textes XAVIER FILLIEZ

CLICHÉ.
Plus kitsch, tu meurs, mais, dans la gare d'arrivée du téléphérique du Titlis, à 3000 m, le studio photo ne désemplit pas.

QUE VIENNENT-ILS CHERCHER? «Nous venons pour les paysages et parce que, culturellement, il y a un héritage européen en Inde. Cela nous intéresse de voir ses origines», explique Ranajit (à dr.), ingénieur dans l'industrie minière à Calcutta, venu avec son épouse travaillant dans l'informatique et leurs filles. Mais, le soir, les jeunes dansent sur de la «Bollywood hindi music».



LE TERRACE
Après avoir été un joyau hôtelier de la Belle Epoque (1906), une prison militaire, un Club Med, le Terrace est, depuis quinze ans, un incontournable pour les Indiens qui visitent la Suisse; 240 chambres, dont 70 pour le personnel. En été, 35 000 nuitées indiennes.



LE SOUPER
Des 19 heures, l'immense salle à manger offre aux hôtes un festin épicé: en été, à l'Hôtel Terrace, les produits et recettes (dégustées et approuvées par «L'illustré») sont exclusivement indiens.



The place to be en Suisse

Manger indien, danser sur de la musique indienne... Les hôtes de la patrie de Gandhi craindraient-ils le dépaysement? «Certaines familles indiennes sont ouvertes d'esprit», rassure Ranajit Talapatra, en vacances avec son épouse Protima (qui

sait faire la fondue), leurs filles adolescentes («qui adorent la cuisine continentale») et ses beaux-parents. Cette famille de classe moyenne supérieure, vivant à Calcutta a dû «faire des sacrifices, économiser sur pas mal de choses», pour

s'offrir ce voyage. Ce qui fait d'ailleurs réagir l'aïeul de la famille, moyennement emballé par l'hôtel: «Venez voir à Delhi à quoi ressemble un trois ou quatre-étoiles et inspirez-vous-en!» Cela dit, l'hôtel Terrace conserve un atout majeur pour cette clientèle: ses neuf cuisiniers indiens embauchés pour la période estivale. Balade

apéritive en cuisine: il y a Phakarm, Narayan, Jethu. La plupart de ces cuistots viennent du Rajasthan. L'un déverse son chutney dans un bidon griffé Appenzeller. L'autre fait griller ses roomali roti (une fine pâte à pain). On nous offre une soupe. Déjà, les parfums nous envoient. Et, dans la salle à manger, c'est la cohue: les clients sont comme à la maison.



Certains n'ont jamais vu la neige.
**Les touristes indiens en Suisse
ont augmenté de... 600% en vingt ans!**

PÈLERINAGE SACRÉ

Largement inspirés par le cinéma de Bollywood, les Indiens rêvent de fouler nos sommets enneigés; 468 000 le font chaque année.

Bénarès au Titlis

Il y a des saris. De belles femmes au bindi (point rouge sur le front). Dehors, des cris d'enfants touchant la neige pour la première fois. Et puis ces répliques ex nihilo grandeur nature de Shahrukh Khan et Kajol, deux célébrités

de Bollywood à l'affiche de *Dilwale Dulhania Le Jayenge* tourné en grande partie dans les Alpes suisses. Improbable défilé de photos souvenirs. Avant de redescendre, passage obligé chez Fränzi et Tony, propriétaires d'un magasin de

photo où les Indiens posent en costume folklorique: 58 francs le moyen format. «Shoes for rent. For snow and ice. Good price», dit la pancarte. Dans la cabine qui les ramène en plaine, un barbu des remontées mécaniques prend congé des passagers euphoriques en yodlant. Le Titlis, c'est le sommet.



LE TOP DU TOP

Quarante-cinq minutes de montée, trois téléphériques, puis la délivrance: le Titlis (3200 m) qui ce jour-là joue à cache-cache avec les nuages. Séances de photos, shopping, onomatopées en tous genres, retour en enfance. Un rêve devenu réalité.

«Au Terrace comme à la maison»

Après avoir été un joyau de la Belle Époque, une prison militaire, un Club Med, l'hôtel Terrace est aujourd'hui le carrefour des Indiens en Suisse. Visite guidée.

Texte XAVIER FILLIEZ

Engelberg n'a rien de Bénarès. On nous promettait la cohue. C'est dans une cité fantôme qu'on débarque. L'hôtel Terrace affiche complet mais... le lobby est vide. «Village d'Indiens», passage obligé pour les résidents du sous-continent visitant l'Europe, «home away from home» baignant dans les effluves de *masala*. Mais c'est quoi, cette blague?

35 000 nuitées

Très vite, un employé de l'hôtel désigne le coupable, en un tout petit mot de six lettres glissant sur la langue comme un Sugus: Titlis. Pour nous, le Titlis, c'est une vague montagne de Suisse centrale, moins haute que le Cervin, éventuellement jumelle du Pilatus quelque part entre Obwald et Lucerne. Pour les Indiens, c'est un mythe, caché dans une épingle à cheveux nommée Switzerland. Trois téléphériques plus tard, 3200 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous voilà donc à Bénarès. Une marée de saris et de femmes au *bindi* (point rouge sur le front). Ce succès, c'est bien à l'hôtel Terrace qu'on le doit. Vestige de la Belle Époque (construit en 1906), décoration art nouveau, surplombant le village d'Engelberg, ce colosse

de 240 chambres (170 pour les touristes, 70 pour le personnel) est devenu, en quinze ans, la Mecque du tourisme indien durant l'été. Suisse Tourisme fait savoir que la clientèle indienne a augmenté de 600% depuis 1992 (468 000 nuitées). Au Terrace, sur 50 000 nuitées, 35 000 sont indiennes. Voici pourquoi.

Au milieu des années 90, la région accuse un fléchissement de sa clientèle internationale, Américains, Japonais, Chinois. A l'initiative des remontées mécaniques du Titlis, c'est la rencontre entre trois hommes qui fait pointer le curseur sur l'Inde, alors déjà plus de 800 millions d'habitants (aujourd'hui, 1,2 milliard). Même si 1% seulement de la population peut voyager, ce sera bingo! Le premier: Marcel Huber, un manager d'hôtel «assez fou, autrement dit assez ouvert d'esprit».

«Tout le monde pensait que les Indiens étaient intenables, qu'ils cuisineraient dans les chambres ou feraient du bruit», commente le directeur du Terrace. «C'est vrai que, à l'époque, vous ouvriez les portes du bus et ils se dispersaient. Il fallait dix guides pour un groupe de cinquante.» Un autre homme croit dans ce marché, Stefan Egli, de Kuoni, qui peut s'appuyer sur un troisième luron au réseau hors du commun, Homiyar Antalia,

un Indien qui a débuté comme guide touristique en Suisse en 1986. Il s'est rapidement lancé dans le service traiteur. C'est aujourd'hui la clé de ce marché en pleine expansion. D'ici, il a au fil des ans ouvert cinq restaurants, à Lucerne, Rome, Venise. Il a son propre appartement et son bureau dans le Terrace. Car, avec les Indiens, tout passe par l'estomac. La plupart sont végétariens. La cuisine continentale a longtemps été un frein à leurs envies de voyage. Le concept du Terrace prévoit donc un accueil sur mesure. Neuf cuisiniers indiens engagés pour la saison mettent les petits plats dans les grands. 18 h 30. Dans le vaste hall colonial du Terrace

régne une douce agitation. Le *masala chai* coule à flots. De 30 à 40 litres par jour. En attendant le souper. Ceux qui ont fait une razzia shopping chez Chicorée, à Lucerne ou ailleurs, croisent ceux qui reviennent du Titlis ou du Jungfraujoch, et les nouveaux arrivants débarquant par cars entiers de Paris, après Londres et avant l'Italie.

150 voyages en Suisse

«On n'a pas cherché à faire venir des cars, mais des avions», rappelle Marcel Huber qui aime bien faire jaser ses confrères: «En mai et juin, j'aurais 1000 chambres, je les remplirais...» On dit souvent que l'Inde est un chaos qui

fonctionne. A l'hôtel Terrace, c'est le rôle de Nasser de gérer les imprévus en termes de réservation. Tunisien d'origine, établi en Suisse depuis vingt-quatre ans, cet ancien d'Hotelplan maîtrisant parfaitement le schwyzerdütsch a été sollicité par le directeur, Marcel Huber, pour sa «connaissance de la mentalité indienne, qui n'est pas si différente de la mentalité arabo-musulmane». «Les Indiens prennent leur temps. Il faut savoir marchander et faire preuve de tact. Lors d'une annulation de dernière minute, je dois leur faire comprendre habilement que je suis en difficulté et que je ne peux survivre sans leur aide. Si ça se passe bien, c'est pour la vie.»

Au village, certains commerçants sont sarcastiques. La kiosquière: «Je n'ai pas besoin des Indiens. Ils ne viennent pas chez moi. Ou alors les hommes pour acheter du whisky. On voit la différence entre ceux qui viennent pour la première fois et les autres. Pour les premiers, je suis une femme derrière un comptoir, donc inférieure. Il arrive qu'ils me parlent mal. Je leur dis trois mots en schwyzerdütsch et ça va mieux. Mais vous vous rendez compte, ils ne mangent pas de röstis, c'est pas bien, ça. Les Chinois essaient tout!» Marcel Huber ne pose aucun jugement de valeur. «Nous sommes là pour les accueillir, pas pour leur expliquer com-

ment on vit chez nous. Notre job, c'est de connaître leurs habitudes. Si ça, on le fait bien, on reçoit dix fois plus en retour qu'avec n'importe quel autre touriste.»

Le système est bien rodé. Cela ne se dit pas trop, mais les guides envoyés par les tour-opérateurs, comme l'ultrapopulaire Deepak, qui est venu «au moins 150 fois en Suisse ces douze dernières années», recevront des commissions pour bons services chez les commerçants. La société des remontées mécaniques du Titlis a même son représentant en Inde, qui passe quelques jours en Suisse avec sa famille et que nous croisons dans un restaurant... indien du village

(Le Central). En plus d'être un redoutable vendeur chez lui, Rayomand a le sens de l'humour: «Avant le Titlis, je travaillais pour une petite compagnie d'aviation qui s'appelait Swissair...» Quelle incroyable fable alpine, dans les vieux murs du Terrace, successivement joyau hôtelier, prison militaire durant la Première Guerre mondiale, Club Med et village indien où s'enfile tous les étés, perle après perle, un collier coloré venu d'Orient. En hiver, le Terrace redevient un simple hôtel pour les adeptes de sports de neige. Plus de *chai*. Plus de *masala*. Et, là-haut, plus de Bénarès, mais un Titlis tout blanc tout blanc. 

AMBIANCE FOLKLO

Pour créer une ambiance «typisch» au moment du repas, deux jeunes joueuses d'accordéon jouent des airs traditionnels.

